

## From the Editor

As often happens with “open” issues of a journal (as opposed to “theme” issues), the scholarship in this issue pertains to a significant variety of topics: here, we feature articles on music in kung fu training and lion dance; Japanese shakuhachi; the ‘ukulele in Atlantic Canada; Atlantic Canadian Celtic popular music from the 1990s; and Welsh choirs. But despite their overt differences, the points at which they relate and connect offer readers new perspectives on similar issues and, by consequence, deeper insights.

I am pleased to introduce Colin McGuire, who recently received his PhD in ethnomusicology and musicology from York University. His article is an expanded version of a conference paper that was awarded the Canadian Society for Traditional Music’s student paper prize. His article received some of the strongest and most positive peer reviews I have ever read as an editor. His sophisticated article addresses music, martial arts and dance in order to consider how kung fu artists accompanied by percussion must learn to resist the pull of the beat just as in combat, a martial artist must control his or her own rhythm of movement and not be caught up in that of his or her opponent’s. Meanwhile, lion dancers, who strive for a high degree of proficiency in kung fu before being permitted to learn the lion dance, use the sound of the percussion ensemble to coordinate their movements, which is particularly important when their vision is impaired under the lion costume.

Bruno Deschênes’ article, about the Japanese shakuhachi flute, shares with McGuire’s a focus on discipline and the body, but from a very different perspective. Deschênes considers how the concept of *shugyō*, an aesthetic discipline involving intense training as a means of achieving enlightenment, illuminates shakuhachi aesthetics, performance practices and transmission. *Shugyō* aims to bring about the integration of body and mind through physical discipline. Deschênes uses *shugyō* to articulate differences between Japanese and Western ways of learning, understanding, evaluating and performing the shakuhachi.

Like Deschênes’, Kati Szego’s focus is on an instrument, although in her case it’s the ‘ukulele in Atlantic Canada. Szego traces the ‘ukulele’s considerable popularity in Nova Scotia and Newfoundland school programs and extra-curricular activities in the 1970s and 1980s under the charismatic influence of music educator J. Chalmers Doane. In particular, she undertakes a gender analysis to consider how the ‘ukulele opened up

accessible, participatory and inclusive pathways for girls and women to engage with music, and why boys generally avoided ‘ukulele classes and ensembles.

We might consider how the ‘ukulele was “deterritorialized” in Atlantic Canada, to use a concept from popular music scholar Keith Negus central to Jeff Hennessy’s article on the popularity of Atlantic Canadian Celtic music in the 1990s. For Negus, deterritorialization refers to music that lacks any obvious markers of place or culture in order to maximize audience potential, whereas reterritorialization refers to music that emphasizes an artist’s cultural or ethnic ties in order to target a “world music” market. While Negus treats these categories as binary opposites, Hennessy analyzes repertoire, imagery and sonic markers to show how both operate simultaneously in the music of a number of successful artists, including The Rankin Family and Great Big Sea.

Jennifer Johnstone’s article draws on cognitive science and psychology to explain how song and choir membership have become essential ways of expressing Welsh identity for many people. She provides an evidence-based approach to understanding the relationship between music and identity, a concept that many ethnomusicologists take for granted, but sometimes struggle to explain scientifically. Her article contributes to a growing literature by ethnomusicologists interested in exploring how cognitive science can be partnered with social sciences to produce a more nuanced understanding of musical cultures.

HEATHER SPARLING

## Mot de la rédactrice en chef

Ainsi que cela arrive souvent pour les numéros « libres » d'une revue (et contrairement aux numéros « thématiques »), les recherches présentées ici appartiennent à des domaines extrêmement différents : nous présentons dans ce numéro des articles sur la musique dans l'entraînement traditionnel du kung fu et la danse du lion ; sur le shakuhachi japonais ; sur l'ukulélé sur la côte atlantique du Canada, ainsi que sur la musique populaire celtique dans la même région dans les années 1990 ; et sur les chorales galloises. Mais en dépit de ces différences ostensibles, il existe entre eux des points de relation et de connexion qui permettent au lecteur d'entrevoir de nouvelles perspectives sur des questions similaires et, par conséquent, de les comprendre plus en profondeur.

J'ai le plaisir de vous présenter Colin McGuire, qui vient d'obtenir son doctorat en ethnomusicologie et musicologie à York University. Son article est une version augmentée d'une conférence pour laquelle il a reçu le prix étudiant de la Société canadienne pour les traditions musicales. Cet article, lorsqu'il a été soumis à son évaluation par les pairs, s'est attiré quelques-uns des commentaires les plus élogieux et les plus forts qu'il m'ait été donné de voir en tant que rédactrice. Son article complexe aborde la musique, les arts martiaux et la danse afin d'examiner de quelle façon les artistes du kung fu, lorsqu'ils sont accompagnés par des percussions, doivent résister au battement rythmique, exactement comme au combat ; celui qui pratique cet art martial doit contrôler le rythme de ses propres mouvements et ne pas se laisser envoûter par celui de son adversaire. Pendant ce temps, ceux qui exécutent la danse du lion, qui ont dû s'efforcer d'atteindre un haut niveau de compétence en kung fu avant d'être autorisés à apprendre cette danse, utilisent le son d'un ensemble de percussions pour coordonner leurs mouvements, élément particulièrement important car leur champ de vision est considérablement réduit lorsqu'ils portent le costume du lion.

L'article de Bruno Deschênes, au sujet de la flûte shakuhachi japonaise, a en commun avec celui de McGuire de se focaliser sur la discipline du corps, mais d'un point de vue très différent. Deschênes examine la façon dont le concept de *shugyō*, discipline esthétique impliquant un entraînement intensif pour pouvoir atteindre l'illumination, éclaire l'esthétique du shakuhachi, les pratiques de sa performance et sa transmission. Le *shugyō* vise à réconcilier le corps et l'esprit par la discipline physique. Deschênes emploie le *shugyō* pour articuler les différences entre Japonais et

Occidentaux sur le plan des modes d'apprentissage, de la compréhension, de l'évaluation et de la performance de la flûte shakuhachi.

À l'instar de Deschênes, Kati Szego se penche sur un instrument en particulier, bien que dans son cas il s'agisse du ukulélé sur la côte atlantique du Canada. Szego décrit la considérable popularité du ukulélé dans les programmes scolaires et les activités périscolaires en Nouvelle-Écosse et à Terre-Neuve dans les années 1970 et 1980, sous l'influence d'un charismatique professeur de musique, J. Chalmers Doane. Elle a entrepris en particulier une analyse en fonction des genres, pour considérer la façon dont l'ukulélé a ouvert aux filles et aux femmes des chemins accessibles et inclusifs qui leur permettait de participer, tandis que les garçons, en règle générale, évitaient les cours et les orchestres de ukulélé.

On pourrait envisager la façon dont l'ukulélé a été « déterritorialisé » au Canada atlantique, pour reprendre un concept du chercheur en musique populaire Keith Negus, qui est aussi essentiel à un article de Jeff Hennessy sur la popularité de la musique celtique au Canada atlantique dans les années 1990. Pour Negus, la déterritorialisation renvoie à une musique dépourvue de marqueurs évidents de lieu d'origine ou de culture afin de maximiser le nombre d'auditeurs potentiels, alors que la reterritorialisation renvoie à une musique qui souligne les liens ethniques ou culturels de l'artiste afin de viser un marché de « musique du monde ». Tandis que Negus traite ces catégories en oppositions binaires, Hennessy analyse un répertoire, une imagerie et des marqueurs sonores pour montrer la façon dont ils opèrent simultanément dans la musique d'un certain nombre de groupes à succès, y compris The Rankin Family et Great Big Sea.

L'article de Jennifer Johnstone se base sur la science cognitive et la psychologie pour expliquer la façon dont la chanson et l'appartenance à une chorale sont devenues des moyens essentiels, pour un grand nombre de gens, d'exprimer une identité galloise. Elle part de l'examen d'éléments factuels pour comprendre la relation entre la musique et l'identité, concept que de nombreux ethnomusicologues tiennent pour acquis, mais qu'ils ont parfois des difficultés à expliquer scientifiquement. Son article s'ajoute à ceux des ethnomusicologues qui s'intéressent de plus en plus à la façon dont les sciences cognitives peuvent s'associer aux sciences sociales pour permettre une compréhension plus nuancée des cultures musicales.

HEATHER SPARLING